

UN INTERMÈDE NORD-AMÉRICAIN
ou
VA-T'EN, SCRAMME, AU PLUS VITE...

Récit débuté par
Robert Nahuet

VIIe course à relais
Collectifs d'écriture de récits virtuels de l'Otaouais (CERVO)
Hiver 2018

Robert Nahuet – Première partie

La lune éclaire faiblement les quais du port de Québec, en ce soir d'automne 1915.

Vaguement gris, Nicolas L. vient de quitter la Brasserie du mousquetaire de la rue du Foulon tout près du fleuve St-Laurent. Comme à l'habitude, plus la soirée avance et l'alcool coule, l'atmosphère entre les groupes de travailleurs se fait plus électrique. Bien souvent, de simples frottements de coudes non voulus sont à l'origine de prises de becs et de bousculades mémorables, voire de bataille épiques. Sans esclandre, il a mis fin à une bataille entre les dockers francophones et les « cageux » anglophones charriant les radeaux de bois venus de la rivière des Outaouais.

Nouvel arrivant à Québec, Nicolas L. ne veut pas s'en laisser imposer, mais reconnaît que quelques verres peuvent délier les langues et favoriser les échanges. Une bousculade éclate entre un rouquin mesurant près de deux mètres et trois débardeurs du port; l'Irlandais ayant été servi avant les débardeurs du faubourg St-Sauveur, les débardeurs rouspètent. Nicolas semonce les débardeurs sur la banalité de leur critique et engage le dialogue avec l'Irlandais. Sans parler un mot d'anglais, il s'adresse à lui en dialecte breton du Morbihan. Le mastodonte lui répond aussitôt en gaélique, les trois dockers restent bouche bée puis se détournent des deux hommes en haussant les épaules. Flanagan explique à Nicolas L. ce qu'il est venu faire au Canada et les divers emplois qu'il a occupés depuis dix ans. Pour le remercier d'être intervenu, l'aubergiste paie « la traite » à Nicolas; tant et si bien que deux heures plus tard, il sent le besoin de rentrer sinon il ne pourra pas se lever le lendemain.

Sur le navire en partance du Havre, Nicolas fait la rencontre de René B. avec qui il se lie d'amitié; tous les deux sont de Bretagne mais de régions différentes. René lui mentionne une pension de famille à Québec qui saura lui plaire sur la rue St-Vallier. Toutefois, René lui souligne que l'économie de la ville et du port de Québec est en déclin et que lui-même a trouvé un logement avec certaines de ses filles dans le quartier Ste-Marie à Montréal, non loin de la partie est du port.

Rentré à la maison de pension, René s'endort aussitôt la tête posée sur l'oreiller.

- Va-t'en le plus tôt possible, ne traîne pas une année de plus sur cette terre de misère, sans aucun avenir, les bêtes sont mieux traitées que nous. Pars, fous le camp, on arrive à peine à survivre, le lopin de terre ne peut même pas nourrir toute la famille. Déguerpis le plus vite possible si tu veux assurer ta subsistance et avoir une famille à ton tour.

Nicolas se réveille encore une fois en pleine nuit, hanté par les paroles de son père tant défait que colérique parce qu'il ne peut plus rien faire pour assurer quelque avenir à ses enfants.

Nicolas se lève et va prendre un peu d'eau en espérant que s'estompe ce quasi cauchemar récurrent.

Après un mois de recherche d'emplois non fructueuse, hors mis des petits travaux mal rémunérés et payés à la journée, Nicolas décide de quitter Québec pour Montréal; il espère améliorer son sort et, qui sait, trouver un travail davantage permanent avec l'hiver qui vient.

- Qu'est-ce que tu fous là toi? Entre Nicolas, viens, viens que je te présente ma petite famille. Voici François mon gendre, qui est marié à ma plus vieille, Marie-Jeanne.

- Marie-Jeanne, vient que je te présente un compatriote.

- Bonsoir, enchanté.

- Moi de même.

- Nicolas tu restes à souper avec nous. C'est pas du luxe, mais c'est de bon cœur. Plus tard, on te fait un lit sur le sofa du salon. Au moins, tu ne seras pas seul à Montréal pour ta première nuit.

- J'veux pas déranger. J'ai assez d'argent pour aller dans une maison de pension ...

- Tu seras mieux ici. Pis demain, on verra mon patron au port de Montréal; il cherche toujours des bons travailleurs, sobres et honnêtes. Ici c'est pas le travail qui manque, pas comme à Québec, tu verras bien.

Une nouvelle vie commence alors pour Nicolas. Il obtient un poste de débardeur « à l'essai » pour une période de deux semaines au port de Montréal.

Un soir, après avoir effectué des heures supplémentaires, Nicolas remonte la rue Dufresne pour retourner chez René qui l'a littéralement pris en affection, un peu comme son propre fils.

Dans la pénombre, il distingue deux personnes sous une porte cochère. Puis entend les paroles et les cris d'une femme qui se débat. Il est si fatigué, complètement fourbu; il aimerait se boucher les oreilles ou carrément ne pas entendre. Mais...

Micheline Gosselin – Deuxième partie

Mais voilà, il ne peut pas. La femme crie de plus en plus faiblement :

- Non! Non!

- Oh oui! Ma petite garce! Tu peux pas te promener toute seule à c't'heure icitte pis penser qu'on ne te voie pas. Aller...

Nicolas intervient malgré lui,

- Bon, bon c'est assez Monsieur! Lâchez-la.

- Toé, mêle-toé pas de ça pis continue ton chemin!

- Non! Lâchez-la immédiatement!

- Sinon?

- Sinon... et Nicolas, prend son courage à deux mains et canalise toutes ses forces au bout de ses bras, lui envoie un violent crochet droit sous le menton, suivi d'un direct à la tempe [au

temple]. Le violeur, d'abord étonné et ensuite déséquilibré, s'effondre au sol et se met à injurier le nouveau Canadien. Celui-ci lui l'assène de quatre coups de pieds dans les côtes et se retourne vers la dame en détresse.

Surpris, il reconnaît la belle Marie-France, sœur cadette de Marie-Jeanne, filles de son ami et colocataire René. Le reconnaissant à son tour elle se jette en sanglots dans les bras de son libérateur et le remercie chaleureusement.

- Merci, merci Nicolas! Vous êtes assurément arrivé juste à temps!

- En effet. Ça va aller maintenant? Rentrons vite à la maison.

- Oui, mais s'il vous plaît, n'en soufflez pas un mot à mon père!

- Mais pourquoi? Il doit déjà se préoccuper de votre retard.

- Oui, je sais, mais s'il l'apprend, il ne me permettra plus de retourner à l'hôpital où je fais un travail important et bien rémunéré. J'aime tellement mon métier. De plus, mon salaire nous permet de mieux manger et, en surcroît, d'amasser une meilleure dot. Je vous en prie... je vous en supplie... s'il-vous plaît, n'en dites rien à mon père!

- Je vous comprends, mademoiselle Marie-France, mais je n'aime pas mentir à mon ami et bienfaiteur.

- Vous n'aurez pas à lui dire de fausseté, seulement taire ce que vous avez vu et fait ce soir.

- Et comment lui expliquer pourquoi nous arrivons en même temps?

- Ce ne serait pas un mensonge de dire que vous m'avez rencontrée en chemin...

- Bon, je suppose... mais changement de propos, c'est très risqué de vous promener seule à cette heure. L'hôpital ne pourrait pas trouver quelqu'un pour vous raccompagner?

- Vous y songez? Ce n'est pas de leur responsabilité de raccompagner leurs employés. À moins que...

- Que quoi?

- Oh, oubliez ça, je n'ai rien dit.

- Rien dit de quoi? Allez, défoulez-vous, mademoiselle Marie-France.

- Bien... que... vous veniez me chercher quand je fais le quart de travail de soirée...

- Et que j'aie vous reconduire lorsque vous travaillez de nuit?

- Oui, c'est ça... Mais laissez-faire, c'est beaucoup trop vous demander... Je regrette même d'y avoir pensé... Oubliez tout ça, M. Nicolas.

- Hmm...

Nicolas se met à réfléchir. C'est tout un engagement. Ses nuits seraient souvent écourtées. Son énergie au quai risquerait de s'en ressentir... Par contre, elle est bien charmante cette demoiselle.

Malgré l'évènement qui vient de la bouleverser, elle garde bien sa tête. Débrouillarde et inébranlable, elle veut bien assumer et continuer son devoir familial et professionnel. Et belle en plus... Tout ce temps passé ensemble lui permettrait de mieux la connaître... Il n'hésite plus.

- D'accord.

- D'accord? Vraiment? Vous en êtes sûr?

- Puisque je vous le dis.

- Oh, merci, merci, merci!!

Elle lui saute presque au cou, mais s'arrête vite, bonnes manières l'exigent, et se contente de s'accrocher au bras qu'il lui offre. Ils se regardent, yeux dans les yeux, puis une ombre semble couvrir l'étincelle que Nicolas avait perçue chez Marie-France.

- Qu'est-ce qui ne va pas?

- C'est que... le bonhomme que vous avez tabassé, c'est notre propriétaire.

- Propriétaire ou pas, il n'a pas le droit de vous violenter!

- Non, bien sûr. Mais il sait où j'habite. Il me suit depuis plusieurs soirs. Il pourrait nous mettre à la porte, en plein hiver.

- Bon, empressons-nous, il ne nous suivra pas ce soir, pas dans son état.

- Je crains ses représailles.

- Si cela se produit, il faudra peut-être mettre votre père au courant.

- Oh la, la!...

- Je pourrais faire mine de rien et discuter avec votre père du danger dans la ville et lui proposer, ou encore mieux, tant qu'à bien faire les choses, lui demander la permission de vous accompagner dans vos déplacements de soirées pour le travail...

Josiane Klassen – Troisième partie

René n'a pas été mis au courant ; Marie-France a eu trop peur de son refus. Ça fait déjà deux semaines que Nicolas la ramène à la maison, parfois au petit matin, parfois tard le soir. Malgré ses nuits écourtées et ses journées chargées, il se sent léger. Les conversations avec la jeune fille, ses sourires et sa reconnaissance lui montrent à quel point il avait besoin de la douceur et de la tendresse qu'il lit dans ses yeux. Elle remplace un peu sa famille qui lui manque cruellement par moment. Il pense à son père resté en arrière sur la terre ingrate et ses deux sœurs plus jeunes qu'il compte bien faire venir au Québec plus tard. En attendant, il leur envoie ce qu'il peut épargner sur son salaire et ça lui fait un bien énorme de savoir qu'ils vivront mieux grâce à son aide. Pour lui, Marie-France représente l'affection perdue. Quand il la ramène, la sentir à son bras fait battre son cœur de plus en plus. Mais ne rien dire à son René lui pèse ; il sent qu'il trahit sa confiance et en souffre, d'autant plus qu'il doit jour après jour trouver des façons de rentrer à la maison à des moments différents que la jeune fille, la laissant au coin de la rue un peu comme un voleur qui ne

veut pas se faire prendre. Mais un soir, ils se font surprendre ; René est là devant la porte à les attendre. Blême, celui-ci les fait entrer sans parler, envoie Marie-France dans sa chambre et entraîne Nicolas dans le salon le regard noir de colère :

– Que se passe-t-il derrière mon dos, Nicolas ? Je te traite en ami, il me semble. Que croyez-vous que vous faites tous les deux ? Ça dure depuis quand cette comédie ? Nicolas, confus, ne sait que répondre, mais Marie-France revient dans la pièce tout agitée.

– C’est ma faute, papa, c’est ma faute. Tout en larme, elle explique à son père les motifs de leur comportement, sa peur dans le noir, sans pour autant révéler l’agression qu’elle a subie et qui a incité Nicolas à la protéger.

– Tu te rends compte ma fille que ta réputation peut être compromise ; tu n’as que dix-huit ans. Qu’est-ce qui vous est passé par la tête, bon Dieu ?

Marie France hésite à révéler la tentative de viol du propriétaire. Celui-ci d’ailleurs s’est tenu coi et elle n’en comprend pas la raison. Comme personne ne dit plus mot, René sort de sa poche une enveloppe.

– De toute façon, ça n’a plus d’importance maintenant si j’en juge par la provenance de cette lettre pour toi, Nicolas. Je l’ai reçue ce matin ; je t’attendais quand je vous ai vu revenir bras dessus bras dessous comme des amoureux.

Nicolas prend l’enveloppe, les mains tremblantes. « Le pire est arrivé, se dit-il. Comment ont-ils fait pour me retrouver ? » Il regarde fixement l’enseigne du ministère de la Défense de France bien en évidence sur le papier blanc. Il ne bouge plus. René qui comprend son désarroi va chercher dans l’armoire la bouteille de whisky gardée en réserve pour les occasions spéciales, il remplit un verre, le tend au jeune homme et le fait assoir. Nicolas avale le breuvage d’un trait.

– Je n’irai pas, finit-il par dire le regard fixe et la mâchoire serrée. Je n’irai pas.

– Maintenant qu’ils t’ont trouvé, tu crois que tu as le choix ? Tu t’en rends compte, n’est-ce pas, c’est ça ou la cour martiale !

– Je n’irai pas, répète Nicolas en se versant un autre verre. D’un mouvement brusque, il déchire le coin de l’enveloppe, lit la lettre et la jette sur la petite table du coin.

René la prend, la lit à son tour et tous deux se regardent en silence.

– Papa, Nicolas, qu’est-ce qui arrive ? Quelqu’un va m’expliquer ?

– Il est appelé sous les drapeaux. C’est la guerre en France.

– Et toi papa, tu n’es pas appelé, balbutie Marie-France désespérée.

– Je suis trop vieux. Les hommes de cinquante ans ne les intéressent pas.

Nicolas se lève, serre les poings et marmonne entre ses dents :

– Je suis sûr que c’est lui qui m’a dénoncé. Personne ne connaît où j’habite. Il s’est vengé. C’était trop beau tout ça !

René l’arrête :

– Tu parles de quoi au juste, Nicolas. Qui t’a dénoncé ? Parle clairement.

Nicolas jette un bref regard à Marie-France qui comprend qu’il parle du violeur qui a trouvé comment se venger. En même temps, le jeune homme perçoit qu’elle le supplie de ne rien révéler. Il a peine à se calmer, se rassoit, se verse un autre verre :

– Comme tu dis René, ça n’a plus d’importance maintenant. Je vais trouver une solution.

Il se lève, va se planter devant la fenêtre et regarde dehors la dense obscurité qui calque en un sens ce qu’il ressent dans son cœur et son âme. Sans se retourner, il murmure d’une voix rauque : « laissez-moi maintenant, j’ai besoin de réfléchir ».

Le lendemain, Nicolas L revient du port avec son salaire en poche et l’adresse du beau-frère d’un des débardeurs qui vit à Saint-Michel- de-Mistassini au Lac-Saint- Jean. « Mon frère y a une ferme isolée, lui a-t- il dit, et a toujours besoin de main d’œuvre. Je te donnerai un mot de recommandation. Il ne te posera pas de questions, sera discret et te donnera un salaire décent. Tu seras le bienvenu ».

Tout seul dans le salon ami, Nicolas laisse parler son cœur.

– Partir, partir encore. Encore laisser ceux que j’aime. Pour combien de temps ? Oui, combien de temps durera cette maudite guerre ? Combien de temps d’exil. Et après ! Vont-ils me gracier ? Sinon quelle sera ma vie de hors-la- loi après la guerre ?

Il pense à son père et ses sœurs qui comptent sur lui avec l’espoir d’une nouvelle vie au Canada. Est-ce en se cachant qu’il pourra réaliser leur rêve ? Et Marie-France ? Que va devenir leur relation ? Il ne pourra lui donner ni son adresse ni de ses nouvelles de peur de les compromettre tous s’il déserte l’appel patriotique. Il hésite devant la décision qui hier lui semblait claire. Le cœur serré, il fait ses bagages dans la maison qu’il savait vide à cette heure. Sur la petite table du salon, il laisse un simple mot : je suis parti, merci du fond du cœur.

Nicole Pelletier – Quatrième partie

Avec son unique bagage sur l’épaule, Nicolas L se dirigea vers le port sous le soleil printanier de 1916. Il devait embarquer sur un bateau qui l’amènerait à l’embouchure de la rivière Saguenay et du Fleuve St-Laurent et de là il prendrait un autre chalutier pour remonter la rivière jusqu’au Lac Saint-Jean. Si tout allait bien, le fugitif serait rendu à destination d’ici une semaine.

Accoudé à la balustrade du pont, le français regarda la métropole s’éloigner en maudissant intérieurement le propriétaire véreux qui l’avait dénoncé. En voyant les dernières habitations s’effacer dans la pénombre du soir, il imagina la réaction de son ami et de sa famille en découvrant sa note laissée sur la table du salon. Il savait que René comprendrait mais il avait le cœur brisé en pensant au désarroi de Marie-France.

Qu’allait-il lui arriver ? Qui la protégerait de son agresseur ?

Le soleil était couché depuis deux heures quand il décida de rentrer dans sa cabine.

Épuisé par toutes ces émotions, il finit par s’endormir avec son vieux manteau comme couverture.

Nicolas s'est rapidement senti chez-lui à Saint-Michel- de-Mistassini qui comptait un peu moins que 800 âmes. La ferme se trouvait à 5 km du centre du village et on y menait une vie paisible. Toutefois, le travail était sans relâche du lever du soleil au coucher, sept jours sur sept et 12 mois par année. Le collègue débardeur avait bien raison, personne ne lui avait posé des questions à son arrivée. De plus, il s'était rendu compte que les habitants n'appuyaient nullement la mobilisation pour la guerre. Nicolas L se sentait de plus en plus en sécurité dans ce coin de pays. Il avait fini par croire que personne n'oserait le dénoncer comme déserteur.

Il en était arrivé à cette conclusion en écoutant les discussions enflammées sur le perron de l'église après la messe dominicale auquel il se rendait avec son employeur à chaque semaine. Les paroissiens semblaient encore en vouloir à la France de les avoir abandonnés aux Anglais suite à la signature du Traité de Paris en 1763. Le curé, dans son sermon, laissait croire à ses fidèles que la France était punie pour ne pas être restée dans le droit chemin de la religion en leur rappelant que l'État et l'Église, en France, s'étaient officiellement séparés, en 1905. Même les journaux rapportaient les positions des intellectuels comme Henri Bourassa qui affirmaient que les Canadiens français formaient une société distincte et qu'ils n'étaient aucunement redevable à la France.

Cela faisait maintenant plus de deux ans que Nicolas s'était exilé au Lac St-Jean. N'ayant pas beaucoup d'occasions de dépenser son argent, il avait réussi à économiser une belle somme. Il y avait une ferme à vendre dans le canton voisin. Il rêvait d'en devenir le propriétaire et de faire venir ses sœurs et son père. Il était sans nouvelle d'eux depuis son départ de Montréal. Il pensait aussi qu'il y ferait bon vivre avec Marie-France sur cette terre. Il n'avait pas osé reprendre contact avec ses amis de la métropole de peur que celui qui l'avait dénoncé retrouve sa trace.

Lundi, le 11 novembre 1918, la radio annonça que l'armistice avait été finalement signée mettant ainsi fin à la guerre et par ricochet à la mobilisation. Ce soir-là, Nicolas sentit tout un poids s'envoler de ses épaules. Fébrile, il eut beaucoup de peine à trouver le sommeil. À son réveil, tout lui apparaissait clair. Il achèterait la ferme voisine, se rendrait à Montréal pour demander la main de Marie-France et entreprendrait les démarches pour faire immigrer sa famille laissée en France.

Le voyage de retour fut plus long et pénible. La glace du fleuve força le voyageur à remonter le Saint-Laurent en empruntant la route à partir de Québec. Tout au long de son périple, Nicolas L se questionnait sur l'accueil que lui réserverait sa bien-aimée. Son exil lui avait permis de voir plus clair dans ses sentiments. Il aimait Marie-France et il voulait partager sa vie avec elle. Il espérait qu'elle aurait les mêmes désirs et qu'elle accepterait de le suivre sur sa nouvelle ferme.

Il n'eut aucun mal à retrouver l'immeuble de son ami René. Rien ne semblait avoir bougé de l'extérieur. Ce fût la fille aînée de son ami, Marie-Jeanne vêtue en noir, qui lui ouvrit la porte avec un enfant dans les bras. Elle le reconnut tout de suite et l'invita à rentrer.

Après avoir déposé le bambin dans son lit près du poêle, elle lui servit une soupe chaude.

Entre deux bouchées, il lui demanda des nouvelles de René. Il apprit que son ami était décédé l'hiver précédent. Sous le choc, Nicolas murmura des paroles de sympathie tout en

pleurant de l'intérieur. Il n'osa pas demander la cause de la mort car il vit toute la peine dans les yeux de son hôtesse. Cette dernière lui annonça aussi la mort de son mari François. C'est à cet instant que le bébé pleura. En se tournant vers l'enfant, Nicolas dit :

-C'est triste pour un enfant de perdre son père à un si jeune âge.

Marie-Jeanne répondit :

-Mais mon mari n'était pas son père. Ce poupon est mon neveu. Marie-France va venir le chercher bientôt. Je le garde quand elle travaille à l'hôpital.

Robert Nahuet – Conclusion

- Quel âge a-t-il?

- Il a 8 mois, répondit Marie-Jeanne

En réfléchissant rapidement, Nicolas a la certitude que cet enfant n'est pas le fruit de « l'attaque » perpétrée par le propriétaire véreux lorsqu'il a secouru Marie-France. C'est vrai, cela fait plus de deux ans ... Nicolas pousse un soupir de soulagement.

Ils passèrent le reste de l'après-midi à parler, surtout Nicolas qui lui raconta son périple de deux ans au Lac Saint-Jean et son désir de s'acheter un lopin de terre dans ce secteur. Enfin, il pourrait posséder quelque chose bien à lui et que l'on ne pourrait lui enlever. Marie-Jeanne le laissait parler, mais elle restait toujours sur une certaine réserve quant à ce projet; elle restait muette.

À la fin de l'après-midi, Marie-France rentra de l'hôpital, harassée comme d'habitude mais content de retrouver son petit René; suite au décès de son père, elle avait décidé d'utiliser le même prénom. En ouvrant la porte, Marie-France entendit la discussion mais elle ne reconnaissait pas la voix de l'homme. Lorsqu'elle entra dans la cuisine, elle sauta au coup de Nicolas. Ils se serrèrent pendant de longs moments.

- Tu restes avec nous pour le souper Nicolas, j'ai tant de choses à te raconter, mentionna Marie-France.

- J'peux pas refuser une si belle offre et surtout venant de deux si belles femmes.

Marie-France rougit un peu, mais elle était bien contente du compliment. En effet, la naissance de l'enfant et ces nouvelles responsabilités avaient eu un effet déterminant et positif sur Marie-France. Elle était devenue plus prudente, mieux organisée, mais toujours aussi déterminée.

Tous mirent la main à la pâte afin de préparer le repas. Durant le souper, Nicolas sentit très bien que Marie-France et sa sœur n'avait pas eu de moments de bonheur comme celui-là depuis bien longtemps et qu'elles étaient resplendissantes. À la fin du repas, Marie-Jeanne s'est esquivée vers sa chambre, prétextant une fatigue importante mais surtout elle voulait laisser seuls les deux tourtereaux pour que Marie-France lui parle de ses propres projets d'avenir qui ne s'enlignaient aucunement vers le nord.

- Nicolas, j'aurais voulu t'expliquer pour l'enfant, mais je n'avais aucune adresse pour t'annoncer la nouvelle et surtout, j'ignorais même si tu reviendrais un jour sur Montréal et quelles étaient tes intentions envers moi.

Peu après ton départ, j'ai rencontré un interne français à l'hôpital. Dès les premiers contacts, nous avons tous deux compris qu'il y avait quelque chose de plus qu'une simple bonne entente entre collègues. Nous nous sommes revus à plusieurs reprises; nous sommes allés au cinéma, au théâtre. Un soir nous sommes même allés au resto et nous avons un peu bu; j'ai décidé de monter à sa chambre puis nous avons fait l'amour.

Quelques semaines plus tard, Jacques reçoit une lettre l'obligeant de rentrer en France afin de régler des affaires de famille. À ce moment, j'ignore que je suis enceinte. Puis Jacques me promet qu'il me reviendra un coup les affaires réglées. Environ six mois plus tard et avec un beau ventre, je reçois une lettre de sa mère; elle avait trouvé mes coordonnées sur des papiers que Jacques portait sur lui. Sa mère m'annonce bien poliment et diplomatiquement que le bateau qui transportait Jacques n'a jamais atteint la France. Même s'il s'agissait d'un bateau civil, il a sombré au large des Iles britanniques torpillé par un navire de guerre allemand. Je me suis donc retrouvée seule à élever mon fils et sans compagnon à l'horizon...

Nicolas, peux-tu comprendre que je ne t'espérais plus, pas de nouvelles pendant deux ans, je ne savais même pas si tu étais encore vivant. Entre-temps, ma mère et ma plus jeune sœur sont venues à Montréal, avant le décès de mon père. Mais elles sont reparties.

- Elles sont retournées en Bretagne? demande Nicolas.

- Non, avec deux cousins et leurs femmes, elles se sont dirigées vers les États-Unis, au Missouri, dans la région de « Vieilles Mines ». Il y a du travail là-bas : les mines de charbon sont très prospères et embauchent beaucoup de travailleurs, étrangers ou pas.

- Si je te comprends bien Marie-France, tu veux aller les rejoindre.

- Oui, je ne serais pas seule et j'aurai du soutien pour élever mon fils. Puis, il y a un hôpital tout près et ils ont besoin de personnel bilingue. Depuis que je suis à Montréal, j'ai pris des cours d'anglais et j'ai pu pratiquer au travail. Je peux dire que je me débrouille assez bien maintenant.

- Oui Marie-France, je veux bien car je tiens beaucoup à toi, mais je parle pas anglais, moi.

- Il y a une bonne communauté francophone dans toute cette région du Missouri. J'aimerais beaucoup si tu voulais m'accompagner.

C'est ainsi qu'un certain Nicolas L., dit L'Insoumis, décide de traverser la moitié des États-Unis avec sa nouvelle belle famille pour s'installer dans le Missouri où il devient mineur dans des mines de charbon, mais heureusement sans grisou. Ainsi, le fils de Louis N. et de Catherine B., Marcel, y voit le jour en ces premières décennies du XXe siècle.

FIN